

DTS

# L'ABEILLE

Revue Mensuelle  
Illustrée  
pour la Jeunesse



Les Frères de l'Instruction Chrétienne  
Laprairie (PQ)

# L'ABEILLE

paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

---

---

## SOMMAIRE

Mot d'ordre : Préparez vos cœurs, p. 135. — Miettes d'Évangile : Le jugement dernier, p. 139. — Pèlerinage en Terre-Sainte, p. 141. — Echos du Juvénat de Laprairie, p. 144. — Nouvelles de l'Ouganda, p. 147. — La Bonne Mère du Ciel : Histoire de Judith, p. 152. — Explication d'un tableau : Le retour du Prodigue, p. 162. — L'île Mystérieuse, p. 165. — De tout un peu, p. 172. — Le Loup et le Bûcheron, p. 174. — Le cambrioleur acrobate, p. 179.

---

---

### CLASSES "EXCELLENTES"

34	— 7 <sup>e</sup> et 8 <sup>e</sup> année,	F. JOSEPH-GABRIEL,	<i>Ste-Scholastique.</i>
35	— 5 <sup>e</sup> et 6 <sup>e</sup> année,	F. ERNEST,	"
36	— 7 <sup>e</sup> et 8 <sup>e</sup> année,	F. JÉRÔME,	<i>Saint-Casimir.</i>
37	— 6 <sup>e</sup> année,	F. ARMAND-RAOUL,	"
38	— 5 <sup>e</sup> année,	F. ÉVARISTE,	"
39	— 9 <sup>e</sup> année,	{ F. HÉRACLAS, F. MAXIME,	<i>Shawinigan Falls.</i>
40	— 7 <sup>e</sup> et 8 <sup>e</sup> année,	F. BERNARD-VICTOR,	<i>Ste-Croix.</i>
41	— 4 <sup>e</sup> année A,	F. JANVIER,	<i>Ec. Vaudreuil</i>
42	— 11 <sup>e</sup> année,	F. CORENTIN,	<i>Ecole supérieure</i>
43	— 9 <sup>e</sup> année A,	F. FLORENTIN,	<i>St-Stanislas.</i>
44	— 9 <sup>e</sup> année D,	F. OCTAVE,	—
45	— 9 <sup>e</sup> année E,	F. ELIE,	—
46	— 8 <sup>e</sup> année B,	F. ÉSDRAS,	—
47	— 6 <sup>e</sup> année A,	F. RÉMI-MARIE,	—
48	— 6 <sup>e</sup> année B,	F. ROLAND,	—
49	— 3 <sup>e</sup> année A,	F. MARCELLIEN,	—

---

---

### Devinette

Il manque une lettre aux 35 mots suivants, peut-on la retrouver et reconstituer le mot initial ? (Ex. : tente, trente.)

Pinte, douceur, frac, lambeau, pieusement, denier, monter, chat, louage, éteindre, agent, minute, pari, mot, écouter, attendre, tempe, ange, banc, entre, prodige, coupe, dame, coutre, race, étoffer, vie, fable, river et prier, trouer, maure, maigre et aigre, pose.

Primes : Cinq volumes d'Abeilles, à tirer entre les heureux concurrents. Réponses avant le 15 décembre.



## Préparez vos cœurs

**ABEILLE.** — *J'ai hâte de voir arriver les "fêtes", dites-vous; pourquoi donc cette hâte à l'approche de Noël et du Premier de l'An?*

**LECTEUR.** — *Eh bien! voyez-vous, c'est une époque très intéressante; on visite les parents et les amis, et l'on a du plaisir.*

**A.** — *Pauvre enfant! Vous direz encore que je suis un trouble-joie; mais enfin je ne puis m'empêcher de vous gronder. Toujours le païen qui se manifeste en vous!... Ce qui vous attire dans les solennités de Noël, ce n'est pas la planche de salut que Dieu envoie au monde, ce ne sont pas les trésors de grâce qu'il nous offre en son Fils Jésus, mais la jouissance, le plaisir...*

**L.** — *Ne craignez rien, chère Abeille, chez nous, on est bien religieux; on est fidèle à se rendre aux offices de l'Eglise; à Noël, en particulier, l'on va à la messe de minuit et l'on communie.*

**A.** — *Et, de plus?*

**L.** — *De plus?... On fait comme tout le monde; on se visite, on échange des souhaits. N'est-ce pas une belle coutume? Voudriez-vous qu'on passe le congé de Noël à l'église, ou qu'on s'enferme chez soi comme un ermite?*

**A.** — *Non, je ne prétends pas cela; je trouve très belle et bien recommandable la coutume de se visiter et de s'offrir des souhaits à l'occasion du renouvellement de l'année. Ce que je voudrais, ce que je demande, c'est qu'on passât ces jours dans l'esprit de l'Eglise, c'est-à-dire d'une manière chrétienne. Pour beaucoup d'adolescents, le temps des "fêtes" est une ruine morale. Ils commencent, il est vrai, leur congé de Noël par la communion;*

*c'est une pratique traditionnelle et le premier article au programme : voilà la part du Bon Dieu. Mais trop souvent ensuite, dans les visites, les amusements, les longues veillées, ils souillent et déchirent leur vêtement de grâce, comme l'on fait d'une guenille : voilà la part du diable!...*

L. — *Je dois avouer, chère Abeille, qu'il y a du vrai dans ce que vous dites.*

A. — *Oui, il y a du vrai, trop de vrai. En voici un témoignage. Un professeur de l'un de nos collègues ecclésiastiques, me disait un jour : "Le congé du Premier de l'An est une occasion de ruine pour beaucoup de nos jeunes gens; il est même à certains égards pire que les grandes vacances. A cause de la longueur de celles-ci, les jeunes gens prennent un emploi, et, d'ailleurs, on s'y amuse davantage en plein air: la température le permet. Tout le congé du Premier de l'An, au contraire, se passe dans l'oisiveté, les festins et les réjouissances. "Et ce digne prêtre ajoutait : "Tout est à recommencer après le congé du Premier de l'An; les effets de la retraite de rentrée sont détruits; nos jeunes gens nous reviennent dans un état pitoyable; il leur faut plusieurs semaines pour se remettre sérieusement au travail."*

L. — *Quelle serait, d'après vous, chère Abeille, la manière chrétienne de passer le congé du Premier de l'An?*

A. — *D'abord, il faut savoir que toute fête de l'Eglise est un passage de Jésus; un vrai passage; il est parmi nous tout aussi bien qu'il était en Judée; seulement il est invisible, et, aux jours de fêtes, il vient à nous avec des grâces extraordinaires, spéciales à chacune d'elles.*

*Si, aux jours de fêtes, Jésus nous apportait des biens naturels; par exemple, à une fête, une augmentation de force; à une autre fête, une intelligence plus vive; à une troisième, le don de la parole; à une quatrième, le génie des affaires; à une cinquième, l'assurance d'une vie longue : comme on les célébrerait pieusement! comme on s'y préparerait!*

L. — *Oui, certes; s'il en était ainsi, moi tout le premier, je serais un fervent des fêtes.*

A. — *Eh bien! Jésus nous offre beaucoup mieux; au lieu de biens naturels qui nous échappent à la mort, il tient à notre disposition des biens éternels. A Noël, par exemple, il veut nous faire naître à une vie nouvelle.*

L. — *De quelle vie voulez-vous parler?*

A. — *De la vie de la grâce, de cette participation à la vie divine qui nous rend agréables à Dieu et nous donne droit de monter au ciel.*

L. — *Et si déjà l'on possède en soi cette vie divine, comment la donnera-t-il de nouveau?*

A. — *Comment? c'est bien simple. Il la rendra plus belle, plus brillante, plus vigoureuse, plus résistante, plus féconde. Alors on aura moins peur du qu'en dira-t-on; on sera plus fort contre le diable et contre les mauvais camarades.*

L. — *Dans ce cas, quelqu'un qui célébrerait pieusement la fête de Noël serait donc sûr de fortifier son état de grâce?*

A. — *C'est cela même; sa vie d'enfant de Dieu, reçue au baptême, en deviendrait plus forte et plus pleine.*

L. — *Mais vous ne m'avez pas dit la conduite à tenir pour passer chrétiennement le congé de Noël.*

A. — *1° Excitez dans votre cœur, tous les jours, le désir de bien célébrer la fête de Noël, de la célébrer pour faire plaisir à Jésus, le bénir de sa bonté pour vous, le louer, le remercier, et, en même temps, obtenir la grâce spéciale de la fête : un état de grâce plus solide.*

*2° Priez mieux, priez davantage; surtout, faites usage des oraisons jaculatoires, des aspirations, des cris du cœur. Ces courtes prières sont très bonnes pour les jeunes gens, qui se fatiguent vite des longues formules. "Mon Dieu, aidez-moi! Marie, ma bonne Mère, préparez vous-même mon cœur pour la fête de Noël! Jésus, venez prendre dans mon cœur une vie nouvelle, plus forte et plus belle... Jésus, gardez mon cœur pur!" N'importe qui peut faire de semblables prières souvent dans la journée.*

*3° Préparez un bouquet d'actes de renoncements et de sacrifices, que vous offrirez à Jésus dans votre communion de Noël.*

*4° Défiez-vous des conversations de certains camarades, qui semblent n'attendre les "fêtes" que pour s'amuser et jouer, et vous-même, lorsque la pensée des amusements de la saison vous vient à l'esprit, chassez-la en disant : Je m'amuserai CHRÉTIENNEMENT; avant tout, je veux faire plaisir à Jésus et garder l'état de grâce pendant le congé de Noël!*

*5° Dans votre communion de Noël, vous demanderez à Jésus la lumière et la force pour le garder dans votre cœur pendant tout le congé, par conséquent pour vous amuser, vous promener, visiter vos parents et amis, d'une MANIÈRE CHRÉTIENNE.*

*Cela est très possible, Ami Lecteur : ne manquez pas de le faire.*

**CROISADE DE PRÉSERVATION DE L'ENFANCE  
PAR L'ENFANCE.**

Frédéric Ozanam surprit un jour l'illustre Ampère récitant son chapelet dans une église. Il souffrait alors de violentes tentations de doute; mais cette vue l'affermist si profondément dans la foi que, plus tard, il disait : "Le chapelet d'Ampère a fait plus pour moi que tous les livres et même tous les sermons."

Voyez donc la force du bon exemple; pourquoi n'en profiterions-nous pas pour faire du bien à ceux qui nous entourent?...

Le jeune Julien Maunoir était, au collège, un véritable apôtre de ses camarades. Son historien nous dit : "Il persuadait aux uns de brûler les méchants livres capables de corrompre les bonnes mœurs; aux autres, de se retirer des mauvaises compagnies... , il modérait dans ceux-là la passion du jeu..."

Un élève, sorti d'un pensionnat chrétien et revenu dans sa famille, était attristé de ce que son frère avait délaissé toute pratique religieuse. Il s'en ouvrit à son confesseur :

— Vous le convertirez, dit celui-ci.

— Impossible, répondit le jeune homme, il ne m'écouterait pas.

— Mais vous ne lui direz rien.

— Comment réussir alors?

— Faites bien régulièrement votre prière du soir, à côté de lui, dans votre chambre commune, au pied de votre lit. S'il vous critique, continuez sans découragement et ne répondez que par un bon sourire amical.

Notre jeune apôtre résolument se mit à genoux. Son frère le regarda d'abord avec surprise, puis se trouva péniblement gêné par cet exemple persévérant, qui était un reproche pour lui.

Il lui devenait pénible de se coucher sans prière, pendant que son frère, presque aussi âgé que lui, joignait ses mains et offrait à Dieu leurs deux cœurs. Un soir, dans une conversation amenée par une heureuse circonstance, ils se promirent de prier ensemble, et deux mois après, ils communiaient à Pâques l'un à côté de l'autre.

*Congréganistes, Ligueurs, Croisés, admirez et... imitez.*

*Pourquoi, vous aussi, ne seriez-vous pas apôtres ?*

F. CÉLESTIN-AUGUSTE.



## Le jugement dernier



La justice n'est pas de ce monde. Le bonheur ou l'adversité tombent indistinctement sur les méchants et sur les bons.

Il semblerait même que la bonne fortune réserve ses faveurs et ses sourires au mécréant. Comme celui-ci limite à la vie présente ses visées, et que nul scrupule ne le retient dans la poursuite de ses désirs, il l'emporte aisément dans la course au bonheur terrestre. Tout lui réussit.

Le chrétien fidèle, au contraire, qui n'hésite pas à sacrifier ses aises, semble avoir fait un mauvais calcul et s'être livré à un jeu de dupe.

“Dieu châtie ceux qu'il aime”, dit-on parfois. La formule est contestable ; mais il est bien vrai que la vie est une épreuve : les uns ne songent qu'à se décharger sur le voisin pour vivre égoïstement ; les autres aident leurs frères à porter le poids de l'existence. Résultat : les meilleurs portent la croix. Où est la justice ? Patience. Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.

Dans un premier jugement, à la fin de notre vie, le Juge suprême portera sur nous sa sentence. Mais comme nous avons vécu en société, il faut que notre justification, ou notre condamnation, soit rendue publique et éclate pour ainsi dire aux yeux de tous.

Aussi, à la fin des temps, au jour fixé par Dieu pour la fin de l'humanité, y aura-t-il un jugement général. C'est le tableau pathétique de ces assises dernières que l'Évangile nous décrit en des traits inoubliables.

Devant le Roi céleste assis sur le trône de sa majesté, et environné des anges, toutes les nations de la terre seront assemblées. Alors il les séparera les unes des autres comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs ; les brebis (entendez les justes) à sa droite, et les boucs (entendez les réprouvés) à sa gauche.

Les premières, c'est-à-dire les justes, entendront une parole d'amour : “Venez, les bénis de mon Père, venez posséder le

royaume qui vous a été préparé dès avant l'établissement du monde."

Et, ensuite la malédiction tombera sur les réprouvés : "Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses esprits!"

Alors s'établira entre les justes et le juge céleste un dialogue solennel, afin que Dieu puisse faire éclater le mérite de ses élus et publier lui-même leur gloire en présence de toute l'humanité.

"J'ai eu faim, leur dira-t-il, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venu me voir."

Confondu de telles louanges, les justes, dans leur humilité, chercheront où placer leur mérite : "Seigneur, diront-ils, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, et que nous vous avons donné à manger? — En vérité, leur répondra le grand Roi, toutes les fois que vous l'avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait."

Et les justes iront à la vie éternelle, et les maudits au supplice éternel.

Dans cette séance grandiose, rien ne manque pour frapper les imaginations, et rendre plus impressionnant le verdict. Jésus se servait volontiers de comparaisons pour se faire comprendre des simples qui l'écoutaient. Bien des fois, ses auditeurs avaient assisté à des séances du tribunal romain qui rendait à Jérusalem la justice civile et criminelle.

Le vice-roi, entouré de lieutenants, déployait une pompe redoutable. Et les assistants ressentaient, à cette vue, une crainte salutaire.

Jésus, en évoquant pour le jugement dernier, une séance semblable, seulement plus auguste, a-t-il voulu nous faire entendre que tout se passerait ainsi au dernier jour, avec tout le détail de cette mise en scène? Nous ne saurions le dire, c'est le secret de Dieu.

Une tradition veut même que ces assises dernières doivent avoir pour théâtre la vallée de Josaphat. Ce point n'est pas davantage de foi. Mais ce qu'il faut retenir, c'est que toute notre vie, tous les actes de notre vie donneront lieu à une enquête, à un jugement, à un verdict.

Ah, la belle revanche, alors, de ceux qui auront servi le Christ dans la personne de leurs frères! Et la belle récompense de leur vie sacrifiée!



## Pèlerinage en Terre-Sainte

F. JEAN-JOSEPH, *Sup. Gén.*

(Suite et fin.)

Le dimanche 4 janvier, après avoir entendu plusieurs messes à l'église de l'Annonciation, nous partons, avec le F. Léonard, Franciscain, originaire de Valleyfield (Canada), pour Cana, Tibériade et Capharnaüm, en suivant la route de Caïfa à Damas. Nous prions, à Cana, dans l'église qui rappelle le souvenir du premier miracle de Jésus.

Sur la route, le F. Léonard nous signale l'endroit où se fit la multiplication des pains; puis nous descendons à Tibériade. Le lac est presque 600 pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée. Il est renfermé dans un magnifique cadre de montagnes et, le jour de notre visite, ses eaux sont limpides et calmes. C'est surtout dans l'après-midi qu'elles sont agitées. Nous prions dans l'église qui rappelle spécialement la remise des clefs à saint Pierre, lui donnant ainsi la primauté sur les autres Apôtres.

La ville s'étend jusqu'au bord du lac.

De petites barques sont amarrées au port, et des pêcheurs réparent leurs filets sur le quai, comme le faisaient jadis Pierre et André, Jacques et Jean. Le souvenir de nombreux récits de

l'Evangile se présente alors à l'esprit : la pêche miraculeuse, la tempête apaisée, Jésus marchant sur les eaux et invitant Pierre à le rejoindre, le Christ se tenant dans une barque pour instruire le peuple qui se presse sur le rivage, etc.

Il eût été intéressant d'aller en barque à Capharnaüm, mais pour gagner du temps, nous y allons par terre. Nous passons près des emplacements de Magdala, qui rappelle sainte Madeleine, et Bethsaïde, patrie de Pierre, d'André et de Philippe. Il ne reste rien de ces villes. Après avoir quitté la route de Damas, nous entrons dans un mauvais chemin qui me rappelle, tout à fait en petit, mes premiers voyages en automobile, en Haïti et au Canada, avant qu'on eût commencé à y faire les belles routes qui existent aujourd'hui.

En passant, nous visitons un couvent de religieuses, bâti sur le mont des Béatitudes, pour recevoir les prêtres qui veulent y faire une retraite. L'endroit est vraiment bien choisi; on domine le lac et la solitude est absolue.

De la ville de Capharnaüm, il reste seulement les ruines de la Synagogue et quelques pans de murs des maisons les plus rapprochées. Ce qui reste de la Synagogue est imposant et conserve le souvenir de Jésus priant, enseignant et multipliant les miracles en ce lieu.

Les Pères Franciscains ont entouré le terrain qui renferme une si précieuse relique et contruit un couvent pour la résidence du Père qui en est le gardien.

On constate ici, comme à Bethsaïde, les effets de la malédiction prononcée par Jésus sur ces villes endurcies. "Et toi, Capharnaüm, n'as-tu pas été élevée jusqu'au ciel? Tu seras rabaisée jusqu'à l'enfer! parce que, si dans Sodome eussent été produits les miracles qui se sont opérés chez toi, Sodome serait encore debout aujourd'hui. Aussi, je le déclare : au jour du jugement, il y aura plus de rémission pour le pays de Sodome que pour toi!"

Dans l'après-midi, nous partons pour Caïfa et le mont Carmel. La route suit la plaine d'Esdrelon qui est bien cultivée. La ville de Caïfa est construite au bord de mer et au pied du Carmel.

Ce mont servit de retraite au prophète Elie, qui y sema les miracles les plus extraordinaires, jusqu'à la résurrection d'un mort. Il y est resté en grande vénération pour tous les gens du pays, quelle que soit leur religion.

Les Pères Carmes sont les gardiens de ce saint lieu.

Sous le maître-autel de leur chapelle — actuellement en réparations — se trouve le sanctuaire du prophète Elie. On croit qu'il habita cette grotte durant son séjour sur la montagne.

Il est permis de penser que Jésus visita ces lieux; une tradition assure que la sainte Famille s'y reposa en allant en Egypte, ou plus vraisemblablement en revenant, pour se rendre à Nazareth.

L'histoire dit que, sur le mont Carmel, fut construit la première chapelle dédiée à Marie. Aujourd'hui l'église du couvent est le siège central de l'*Archiconfrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel*.

Nous sommes gracieusement reçus à l'hôtellerie qui est construite à l'extrémité du mont et ne fait qu'un avec le phare. De l'esplanade, comme des chambres, on domine toute la baie et la campagne environnante. En face, on aperçoit Saint-Jean-d'Acre, riche en souvenirs historiques.

Le lundi matin 5 janvier, nous prenons le train, à huit heures. La ligne qui part de Saint-Jean-d'Acre est directe jusqu'à Kantara. Nous n'avons donc pas à changer de voiture. La première partie du voyage est intéressante : la plaine de Saron, que nous traversons, est fertile jusqu'à Lydda, dont j'ai déjà parlé.

Le chemin de fer se rapproche ensuite de la mer et, peu après Gaza, on entre en Egypte, à environ 140 milles avant d'arriver au canal de Suez. On ne voit plus que quelques plantations de dattiers; puis seulement quelques herbes à moitié sèches que broutent de rares moutons. On rencontre encore de temps en temps un Bédouin conduisant quelques chameaux. Il en est ainsi jusqu'à Kantara où nous arrivons à la nuit tombante. A huit heures, nous sommes chez nous, à Port-Fouad.

Notre pèlerinage est terminé.

Il est raconté qu'un chevalier, ayant ainsi pieusement fait le pèlerinage de Terre-Sainte et se prosternant enfin au lieu de l'Ascension, y fit une prière fervente, disant à Notre-Seigneur : "O Jésus, mon Sauveur, puisque j'ai eu le bonheur de suivre vos traces sur cette terre, depuis Bethléem, lieu de votre naissance, jusqu'au Calvaire, lieu de votre mort; maintenant, je suis à l'endroit que vous avez quitté pour monter au ciel, faites, ô mon Dieu, que je vous suive au paradis." Et sa prière fut exaucée : il mourut d'amour pour son Sauveur.

Que nous fassions ou ne fassions pas le pèlerinage de la Terre-Sainte — rares sont ceux qui auront le bonheur de l'entreprendre — il faut que tous, nous suivions Jésus, dans notre vie spirituelle : méditons ses mystères et surtout ses souffrances, imitons ses vertus, afin qu'à nos derniers moments, nous soyons dans les dispositions du chevalier dont il vient d'être parlé. Puisse notre dernier soupir s'exhaler comme dans une extase d'amour qui nous ouvre la porte du paradis !

---

#### Avantage Spirituel

Chaque semaine, une messe est dite aux intentions de nos abonnés, pour eux-mêmes ou pour leurs parents défunts.



## Echos du Juvénat de la Laprairie

---

### La Semaine des Vocations :

Chers Amis,

N'allez pas croire qu'une fois rendus au Juvénat, nous allions oublier ceux avec qui nous avons passé de si bons moments, à l'école, à l'église et dans de grandes et de petites parties de balle ou de gouret. Non, le souvenir garde intacte la fleur de notre amitié : nous prions Dieu de bénir ceux avec qui nous avons coulé des heures si joyeuses sous le regard rassuré de nos anges gardiens.

Voilà que nos voies ont bifurqué : vous restez dans la maison de vos bons parents; quant à nous, nous sommes dans la maison du Seigneur. Nous aimons à penser que pour plusieurs d'entre vous, le choix n'est pas encore définitif : il y en a beaucoup que le Seigneur regarde, qu'il aime, et à qui il dira peut-être : "Suivez-moi!" Et pour que ceux-là disent un "oui" généreux, pendant ces jours de la "Semaine des Vocations", nous avons offert à Jésus des prières et des sacrifices afin qu'à ces appelés il donne le courage de ne pas regarder en arrière, comme le fit le jeune homme riche de l'Évangile.

Puissent ces quelques mots vous engager à bien écouter la voix du Seigneur, et si vous entendez son invitation, à la suivre de tout votre cœur et de toute votre âme!

Jésus seul peut calculer le nombre d'âmes qui seront sauvées parce qu'une âme de plus aura été fidèle à sa vocation de prêtre ou de religieux.

\* \* \*

### La Fête du Christ-Roi.

Le 25 octobre 1931 restera une date mémorable dans nos annales : elle marque l'intronisation solennelle du Christ-Roi au Juvénat; professeurs et juvénistes ont fait acte public d'allégeance au Roi d'Amour.

Pour que cette consécration ne fût pas une vaine cérémonie, elle fut préparée par une semaine de prières et de sacrifices. Il semble que Jésus a dû agir sur les cœurs dans les méditations, car on a mieux compris sa royauté sur tous et les heureux effets qu'elle produit dans l'âme qui s'y soumet. Comme lorsqu'une grande visite est annoncée, une certaine impatience régnait de voir se lever l'aurore de la fête, tellement on désirait montrer à Jésus combien on l'aimait.



LAPRAIRIE — *Juvénistes avec les Supérieurs et les professeurs.*

Voici venu le jour tant désiré! Quelle joie, à la communion, de sentir dans son cœur Celui à qui toute puissance a été donnée sur la terre et dans les cieux, et que nous voulons désormais servir comme notre Père et notre Roi! Nos voix s'harmonisent en de pieux cantiques. Les anges peuvent y mettre plus d'art que nous, mais difficilement plus de bonne volonté : la bonne volonté, c'est tout ce que Jésus nous demande pour le temps présent.

La matinée est consacrée à une séance pieuse. Les chants, les acclamations, les louanges traduisent les sentiments qui débordent des cœurs. Puis, le C. F. Directeur du Juvénat qui a organisé cette belle fête à Notre-Seigneur, récite d'une voix émue les belles paroles de la consécration, que chacun répète au fond du cœur.

Nous éprouvons que la souveraine royauté de Jésus est toute d'amour et de bonté, et non pas tyrannique comme l'est souvent celle des maîtres de la terre. Comme elle est vraie cette parole : "Le joug du Seigneur est doux, et son fardeau léger."

Qué le Christ-Roi règne sur nous et sur le monde, aujourd'hui, toujours, dans les siècles des siècles et au delà!

\* \* \*

#### Une promenade automnale.

Splendide journée pour le 12 octobre cette année! Saint Amélius connaissait nos désirs, j'en suis sûr : peut-être, était-il venu écouter, la veille, à la porte de la salle d'étude, alors que les juvénistes parlaient de promenade donnée à l'occasion de la fête du C. F. Directeur. Toujours est-il qu'il nous a gâtés.

Vers deux heures, les rangs se forment sur le préau et... la promenade commence. En route, je ne crois pas que chacun roulait sa langue sept fois dans la bouche avant de parler, elle aurait trop travaillé. On arrive au petit bois, celui qui s'étend au bout de la commune, vous le connaissez, pas vrai? Là, il fallut se diviser, car quelques-uns, habiles chasseurs, j'en conviens, avaient formé le projet de prendre quelques lièvres. Bonne chance! Bonne chance! et nous voilà dispersés... Deux heures s'étaient à peine écoulées qu'un coup de sifflet strident, répété par tous les échos du bois, nous rappela au lieu du rendez-vous. Où sont-ils donc, nos chasseurs de tantôt? On ne voit plus que d'humbles juvénistes sans lièvres. Avant de revenir on jugea prudent de prendre une collation; tout était prêt, grâce au dévouement de nos surveillants qui avaient apporté, tous les ingrédients d'un repas sur l'herbe. Un morceau de pain grillé, une toast, ça a le même goût, un peu de beurre, une pomme et notre lunch prend fin.

Bien intéressante pour nous, les juvénistes et les postulants, que cette journée, passée sous le grand ciel du Bon Dieu! Avec notre

F. Directeur, qui est si bon, si dévoué, il fallait s'attendre à un triomphe bien réussi; du reste, il n'en est plus à des coups d'essai.

Dieu ferme au Juvénat, on s'y amuse double; aussi, "mauvais

est une expression française qui tombe en désuétude  
bulaire.



## Nouvelles de l'Ouganda

---

D'une longue lettre du F. Aimé, nous extrayons les passages suivants, propres à intéresser peut-être les jeunes lecteurs de "L'Abeille".

Il paraîtrait que la crise financière sévit aussi en Afrique équatoriale, bien qu'il soit difficile d'en donner une explication : comment des gens qui ne connaissent la livre sterling que par ouï-dire peuvent-ils souffrir d'une dépression monétaire ?

Plusieurs de ces pauvres noirs sont aussi forts en déduction philosophique que ce ministre des finances, socialiste à ses heures, qui menaçait d'aller prendre l'argent où il se trouve. Eux s'attaquent surtout aux objets en nature : en fait de marché, c'est le marché "d'empoigne" qu'ils préfèrent. C'est bien plus commode d'emprunter, par exemple une bicyclette, quand le propriétaire n'est pas là pour faire valoir ses objections.

C'est justement ce qui est arrivé à ma pauvre bécane que j'avais laissée sur la galerie. Le lendemain matin, pas plus de bécane que sur ma main. Volatilisée !

Mes confrères et amis eurent soin de m'avertir, dans leurs condoléances, que je devais me résigner à ne plus revoir la couleur, et même l'ombre, de ma bicyclette.

Le proverbe "Aide-toi, le ciel t'aidera" m'enseignait que la résignation n'est une vertu que lorsqu'on a fait tout son possible pour se tirer d'affaire. J'allais donc, d'un pas ferme, assuré, résolu, trouver un petit chef, lequel remit l'affaire à un moyen chef, qui à son tour versa le dossier entre les mains d'un grand chef, à telles enseignes que bientôt toute la force constabulaire fut sur pied pour retrouver l'objet soustrait à son propriétaire légitime.

Tout le monde sait comment grincent les rouages d'une grande administration quand on les fait fonctionner ; je soulageai beaucoup la machine en promettant une bonne récompense à celui qui me remettrait mon véhicule.

Après une semaine d'attente, qui me parut longue, on me remit ma pauvre bicyclette, retrouvée comme par miracle. Jugez de ma joie : si je ne tombais pas à la renverse, c'est que je venais de dîner copieusement.

Mes élèves se réjouirent fort de ma bonne aubaine. Et voyez leur politesse : ils me disaient : "Thank you, Brother, for *having recovered* your bicycle!" Ils me remerciaient de leur causer cette joie. Ah, les braves enfants!

Une source de joie encore plus grande, c'est le retour à la santé du C. F. Charles-Jules, notre dévoué Directeur principal. Voyant que les médecins renonçaient à le soulager, après avoir épuisé toutes les ressources de leur art, il commença avec nous une neuvaine aux jeunes martyrs de l'Ouganda. Il était plein de confiance en leur intercession, lui qui avait usé ses forces, on peut le dire, à faire du bien à leurs compatriotes.

Dès le premier jour, il y eut du mieux, qui alla en s'accroissant. Après être resté si longtemps alité, il put se lever, et même marcher, toutefois à l'aide de béquilles. Nous espérons que les saints martyrs compléteront leur œuvre, et que bientôt le C. F. Charles-Jules pourra reprendre ses forces, qu'il dépense sans compter. Un ouvrier de plus, un chef, c'est beaucoup pour la mission ougandienne, qui permet les plus belles espérances. Mais ici comme ailleurs, il n'y a pas assez d'ouvriers, pour recueillir tout ce qui est mûr. Que de jeunes gens, dans les villes, gâchent leur vie, qui auraient pu être de bons missionnaires s'ils avaient voulu!

\* \* \*

Le 20 juin dernier, le F. Herménégilde s'embarquait à Québec avec cinq confrères pour notre mission africaine. De son voyage, il nous envoie une longue relation très intéressante. Quand on n'a vu que le Saint-Laurent, si majestueux soit-il, c'est toujours une révélation de se trouver sur une petite île flottante au milieu d'un cercle d'eau qui s'étend partout à perte de vue! Chose curieuse, c'est quand on est sur l'eau qu'on est tenté de s'écrier : "Que la terre est vaste!"

Nos voyageurs aperçurent plusieurs banquises, énormes blocs de glace et de neige durcie arrachés au Groënland et voguant à la dérive vers le sud. Ces icebergs peuvent avoir un mille de superficie. Malheur au navire, qui, comme le *Titanic*, s'en va frapper ces montagnes de glace, il ne peut sortir vainqueur de la lutte!

Le capitaine de l'*Empress of Australia*, notre navire, était trop prudent pour aller se mesurer avec ces géants du Nord : des zigzags faits en temps opportun permirent d'éviter toute rencontre fâcheuse.

On dit que ces îles flottantes emportent quelquefois des ours blancs : dignes passagers de tels navires. Ils dormaient, et la

banquise est partie à la dérive tout doucement. D'abord, tout va bien, les ours pêchent et font bonne chère. Mais en gagnant le sud, les insulaires voient diminuer leurs propriétés foncières avec une inquiétante rapidité. Puis, les derniers pieds carrés ont fondu et les naufragés sont à la nage à trois cents lieues de toute terre!

Après arrêt en Angleterre et en France, le grand voyage se continua sans trop d'incidents, si ce n'est sur la Mer Rouge, où la chaleur était littéralement suffocante. Il paraît que c'est l'endroit de la terre où il fait le plus chaud. Un des Frères tomba sans connaissance; des soins donnés à temps le ramenèrent. Tel ne fut pas le cas d'un cuisinier, qui périt, victime de la chaleur.

En arrivant à Djibouti, les voyageurs apprirent qu'à bord d'un navire qui rapatriait des soldats anglais, il y en avait eu une trentaine à périr, tués par la vague de chaleur!



*FF. Alphonse-Marie, Augustine Mary,  
Gonzalès, Raymond, Herménégilde,  
Héraclius-Albert.*

Et comme des missionnaires doivent être des hommes bien trempés, une terrible tempête attendait nos voyageurs à leur entrée dans l'Océan Indien. Des vagues de vingt-cinq pieds de hauteur déferlaient sans arrêt sur le pont, balayant tout sur leur passage. Quand le terrible vent de la mousson redoublait de fureur, notre vapeur filait... à reculons. Une fois même, on alla ainsi à la dérive toute la nuit.

Enfin, quand on est parti, il faut bien qu'on arrive : le 30 juillet, les voyageurs débarquaient à Mombassa, principal port du Kenya. Trois jours après, ils prenaient le train pour se rendre à Kisubi, la dernière étape. Un agrément du voyage fut d'apercevoir des antilopes et des gazelles, aux formes si élégantes, des autruches, des zèbres, en grands troupeaux. Les lions ne se firent point voir : ces grands chasseurs, chassés à leur tour, se font rares heureusement, mais au grand désespoir des Tartarins modernes.

A Kampala et à Kisubi, les voyageurs rencontrèrent leurs confrères : on devine la joie de part et d'autre. Les nouveaux missionnaires bénissent le Seigneur d'être enfin arrivés dans le pays noir que rêvait leur apostolat. Une prière à leur intention est sollicitée

de tous nos jeunes lecteurs afin que le bon Dieu leur accorde la grâce de faire une longue et fructueuse journée dans ce champ du Père de famille, resté si longtemps en friche au point de vue de la foi.

### HISTOIRES DE SERPENTS

On sait qu'en fait d'animaux sauvages, l'Afrique équatoriale a été servie avec libéralité : c'est le paradis des chasseurs, de ceux qui cherchent les fortes émotions. Ce n'est pas *"to kill or not to kill"* qui est pour eux la question du moment, mais bien *"to kill or to be killed"*, ce qui est tout différent.

Le Frère Edgar-Marie nous a envoyé l'histoire de deux serpents qui y laissèrent leur peau.

"Il est midi, une vieille négresse revient de son champ de culture. En longeant le sentier qui conduit à sa paillette, que voit-elle tout à coup? l'ennemi juré de tout indigène : un énorme serpent, étendu comme une grosse corde à quelques pas devant elle. Dans sa frayeur, elle pousse un "nduru" strident, qui sème l'alarme aux environs.

"On accourt; la pauvre femme, tremblante de peur, indique du doigt une termitière où la bête s'est réfugiée. Les noirs, armés de bâton, montent la garde, pendant qu'on avertit un Père, qui arrive bientôt sur les lieux, le fusil en mains.

"Avec mille précautions, on se met à démolir la termitière, et bientôt apparaît la tête de l'ennemi. Les bâtons se lèvent, prêts à frapper, si l'horrible bête cherche son salut dans une fuite précipitée. Mais le Père a chargé son fusil; il vise avec soin et tire dans le trou. Un bruissement, puis plus rien.

"Toujours avec force prudence, on continue à creuser, et l'on finit par sortir le reptile. Il mesurait près de huit pieds de longueur, il était de la grosseur du bras.

"C'était un serpent "cracheur", ainsi appelé parce qu'il crache, non pas son mépris, mais un liquide venimeux qu'il ne fait pas bon recevoir sur la figure".

"L'autre jour, on apportait au poste la peau écailleuse d'un petit (?) boa, qui mesurait, de son vivant, seize pieds de longueur et quatre pieds de tour au milieu du corps. Un noir l'avait tué d'un coup de lance, sans avoir eu de belle bataille à livrer, et voici pourquoi. Ces bêtes vous avalent une proie plus grosse qu'elles après lui avoir brisé les os en s'enroulant autour d'elle. On comprend que la digestion doit être difficile dans ces conditions : en effet, les serpents tombent alors dans une somnolence

qui les met à la merci du premier venu. C'est justement ce qui était arrivé à notre boa qui venait de s'offrir un mouton entier pour son repas. L'indigène en avait profité pour mettre fin à ses déprédations, sans rencontrer aucune résistance. L'énorme serpent ne manifesta aucune objection à se laisser occire."





## La Bonne Mère du Ciel



*“Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d’Israël, l’honneur de votre peuple.” (JUD. XV, 10).*

Pour célébrer la Sainte Vierge, la grande Reine du ciel et de la terre, l’Eglise adopte souvent des louanges qui furent prononcées en l’honneur d’autres femmes de l’Ancien Testament, dont la vie sainte ou les actes héroïques, leur ont mérité l’honneur de préfigurer la Mère du Sauveur.

En étudiant ces portraits, on peut mieux comprendre la réalité qu’ils représentent par avance. Judith, à qui ces louanges furent d’abord adressées, préfigure d’une manière excellente le rôle de Marie coopérant à la rédemption du monde, en écrasant elle-même la tête du serpent infernal.

Voici, en résumé, l’histoire admirable de Judith, l’héroïne de Juda qui sauva sa patrie d’une affreuse destruction à l’heure où tout semblait désespéré.

### HISTOIRE DE JUDITH .

Nabuchodonosor, roi des Assyriens, rêvant d’impérialisme — nouveau mot pour une chose vieille comme le monde — résolut d’asservir toute la terre à sa puissance.

A cet effet, après d’immenses préparatifs, il envoya Holoferne, son généralissime, à la tête d’une armée formidable

de cent cinquante mille hommes, réduire les royaumes de l'Occident. Comment résister à des troupes aussi nombreuses, qui s'abattaient sur une région comme une nuée de sauterelles ? Aussi, frappées de terreur, villes et provinces se rendaient-elles sans résistance, les unes après les autres.

Du reste, les méthodes de guerre du général assyrien étaient bien propres à semer l'épouvante dans tous les cœurs : une ville qui s'était défendue était livrée aux flammes après avoir été consciencieusement pillée ; quant aux malheureux habitants, ils n'avaient que le choix entre la mort et l'esclavage.

C'était non seulement aux hommes qu'on faisait la guerre, on s'attaquait encore à Dieu, comme le font aujourd'hui les bolchévistes de Russie et leurs émules espagnols et mexicains. Les ordres d'Holopherne portaient qu'il fallait détruire toute religion, et installer partout le culte de Nabuchodonosor, roi du ciel et de la terre.

Dans le désarroi général, seuls les enfants de Juda, pleins de confiance dans le Seigneur, résolurent de défendre leur pays. Eliacim, qui était grand prêtre à Jérusalem, fit le tour de toutes les villes de Juda, exhortant partout les habitants à mériter le secours de Dieu par la prière et la pénitence.

De plus, en chef avisé, il donna des ordres précis pour réparer les forteresses et les murailles des villes, pour occuper tous les points stratégiques favorables à une guerre défensive : sommets de montagnes, cols et défilés. On devait aussi amasser d'immenses provisions de vivres en vue des sièges à soutenir.

En apprenant ces préparatifs de résistance à outrance, Holopherne entra dans une grande colère. Assemblant son conseil de guerre, il demanda : "Quel est donc ce peuple qui ose me résister ? Quelle peut bien être la force numérique de ses armées ? — Prenez bien garde à ce que vous entreprenez, se hasarda de dire Achior, roi des Ammonites qui avaient été incorporés aux troupes assyriennes : ce peuple sert un Dieu puissant entre tous les dieux, qui les protège toujours s'il lui est resté fidèle. Avant de les attaquer, vous feriez bien de vous enquérir avec soin si ces Juifs n'ont pas abandonné son culte ; et alors, allez-y hardiment : ils sont vaincus d'avance. Dans le cas contraire, vous essuieriez une défaite telle que vous deviendriez la risée du monde."

A ces paroles, Holopherne, rugissant de colère, s'écria : "Quel autre dieu y a-t-il, sur terre et dans les cieux que Nabuchodonosor, roi de Babylone !" Et il vint mettre le siège

devant Béthulie, ville forte située à trente lieues de Jérusalem. La justice de Dieu qu'il avait blasphémé l'attendait là.

La garnison et les habitants résistaient courageusement, repoussant tous les assauts, quand le général ennemi, pour réduire la ville par la famine, s'avisait de couper la seule aqueduc qui l'approvisionnait d'eau.

Les habitants de Béthulie furent bientôt réduits à la dernière extrémité. La misère est mauvaise conseillère : devant un commencement d'émeute, le gouverneur s'engagea à ouvrir les portes aux ennemis, si dans cinq jours ils n'étaient pas secourus.

Il y avait alors à Béthulie une sainte veuve nommée Judith. Bien que son mari lui eût laissé d'immenses richesses, elle vivait retirée du monde, partageant son temps entre la prière et le travail. Sa vie austère et sa piété lui avaient obtenu une grande considération parmi ses concitoyens.

Apitoyée sur les souffrances du peuple, elle aurait voulu les soulager. Mais en apprenant la résolution qui avait été prise de se rendre à l'ennemi après cinq jours d'attente de secours, ce qui semblait être un ultimatum donné à la Providence, sa foi en Dieu fut révoltée. Elle fit aussitôt mander le gouverneur et les Anciens.

“Quelle est cette parole que j'apprends, leur dit-elle? Vous auriez consenti à livrer la ville dans cinq jours? Est-ce permis de fixer ainsi un temps où le Seigneur devra exercer sa puissance et sa miséricorde? Loin de nous mériter son secours, cette parole ne peut que nous attirer son indignation! Que la prière et la pénitence effacent ce péché!”

Judith prononça encore bien d'autres paroles inspirées par son bon cœur et son zèle pour la gloire de Dieu, souverain Maître de la vie et de la mort. Sa foi sublime passa dans le cœur des Anciens et de tout le peuple, et l'on ne songea plus qu'à effacer par les larmes d'une vraie pénitence la faute commise en doutant de la puissance de Yaveh.

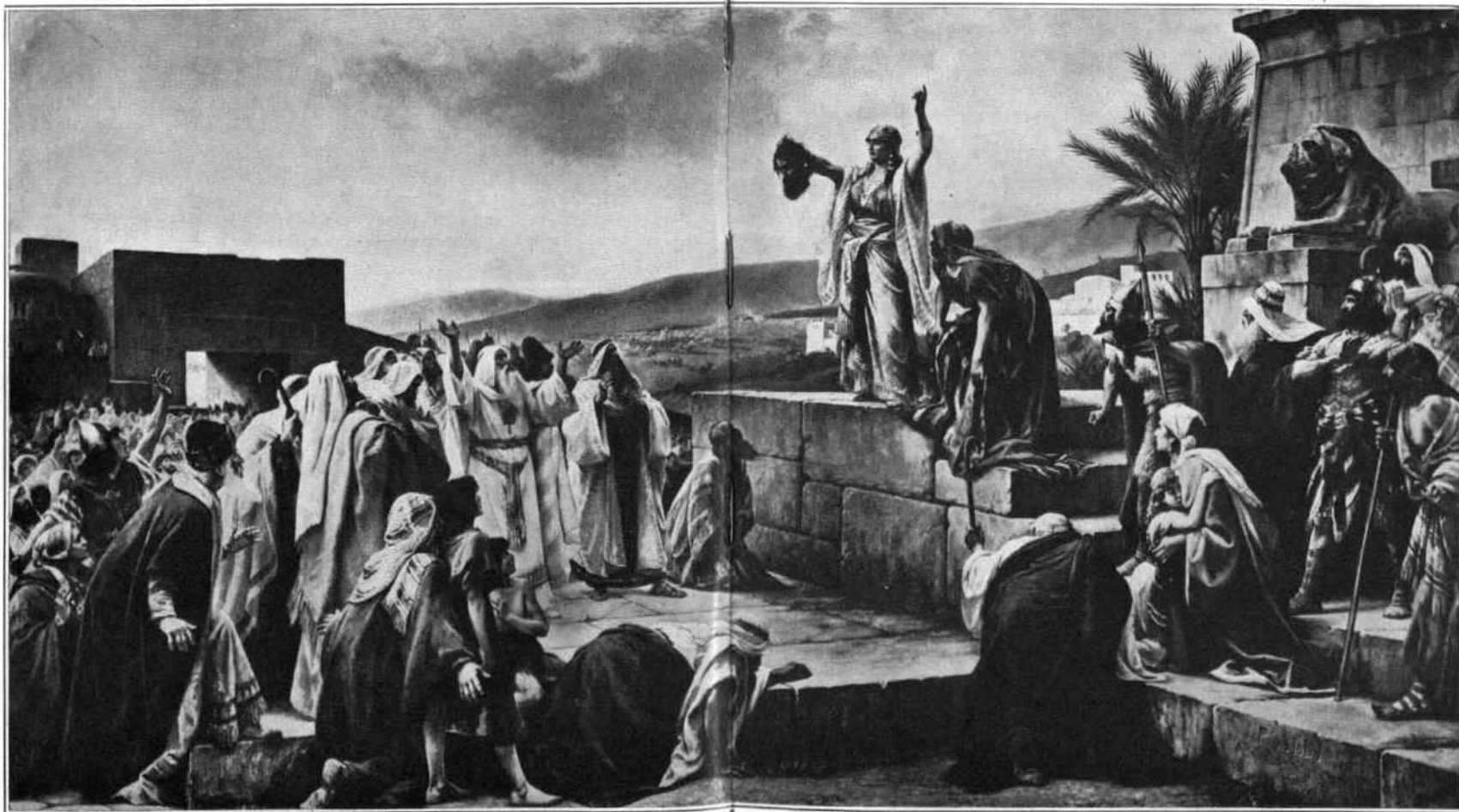
Retirée dans son oratoire, Judith suppliait Dieu d'épargner sa nation. Alors, comme sous une inspiration divine, elle conçut un plan de salut. De nouveau, faisant appeler les Anciens du peuple, elle leur dit :

“Continuez vos prières et vos pénitences, j'ai confiance que le Seigneur va nous exaucer. Ce soir, ouvrez-moi les portes de la ville : je veux me rendre au camp des ennemis. Ne me questionnez pas sur mon projet : c'est mon secret. Mais, s'il plaît à Dieu, vous en verrez l'heureuse issue avant longtemps.”



MUSÉE DU VATICAN.

ALDI, pinxit.



JUDITH MONTRANT LA TÊTE D'HOLOPHERNE.



A l'heure convenue, Judith, accompagnée d'une vieille servante toute dévouée, apparaît revêtue de ses plus beaux habits. A la lueur des torches, le peuple ne se lasse pas de regarder le noble et beau visage de celle qui se lance dans une périlleuse aventure pour essayer de le sauver. Dans un concert de bénédictions et de souhaits de tout le peuple présent, elle s'en va d'un pas résolu. Elle franchit la lourde porte, qui se referme en grinçant sur ses gonds. O Dieu, protégez votre servante, plus exposée que Daniel dans la fosse aux lions!

Les deux femmes ne tardèrent pas à atteindre les premières sentinelles assyriennes, qui les arrêtaient. On les conduisit immédiatement au général Holopherne. Celui-ci, frappé de la grâce de Judith et de son grand air de dignité, lui parla avec bienveillance, et lui demanda pour quelle raison elle s'était ainsi réfugiée dans son camp.

Elle répondit que le Dieu des Hébreux, irrité des crimes de son peuple, avait cessé de le protéger, et qu'elle était venue chercher un asile auprès de lui. En retour de sa protection, elle lui découvrirait un moyen sûr de s'emparer de la ville sans même risquer la vie d'un seul homme.

Comme on le pense, c'étaient bonnes nouvelles pour le généralissime, qui fit donner une tente particulière à Judith et à sa suivante, et lui accorda, suivant son désir, la permission de sortir du camp chaque nuit pour aller adorer son Dieu.

Le soir du quatrième jour, le général donna un grand banquet à ses officiers. Il y invita aussi Judith, qui accepta à condition qu'elle ne mangerait que des provisions qu'elle avait apportées.

Pour fêter la reddition de la ville qu'on lui avait promise, Holopherne et ses officiers burent à qui mieux mieux; tant et si bien que lorsque le dernier convive se fût trainé dans sa tente tard dans la nuit, le général était étendu ivre-mort sur sa couche: il s'était endormi du lourd sommeil de l'ivresse.

Le calme et le silence revenus autour de la tente, Judith pensa que l'heure décisive de l'action était arrivée. "Dieu d'Israël, s'écria-t-elle dans une ardente prière, fortifiez votre faible créature afin que je puisse accomplir le dessein que vous m'avez inspiré!"

Alors saisissant le glaive même d'Holopherne, en deux coups, elle lui trancha la tête. Puis la prenant par les cheveux, elle l'introduisit toute sanglante dans le sac aux provisions que tenait la servante, plus morte que vive. Les deux femmes sortirent du camp, comme elles avaient agi précédemment. Les gardes, ne se doutant de rien, les laissèrent passer.

Arrivée près de la ville, Judith s'en fit ouvrir les portes. Le peuple s'assemblant devant celle qu'ils n'espéraient plus revoir, elle tira du sac la tête sanglante et la montra à tous : "Voici, s'écria-t-elle, la tête d'Holopherne que Yaveh a frappé par la main d'une femme. L'Ange de Dieu m'a gardée pendant ces quatre jours : c'est lui qui me ramène au milieu de vous. Frères, chantons en chœur : DIEU EST BON, ET SA MISÉRICORDE EST ÉTERNELLE!"

Le beau tableau dans lequel un artiste a retracé cette scène traduira mieux que la plume, d'abord la surprise, puis la joie délirante qui saisit la foule à la vue de la délivrance inespérée.

Pensant à tout, d'un geste, Judith fit taire les ovations. Elle conseilla de faire une sortie générale en armes et d'attaquer sans retard le camp des Assyriens : la victoire était assurée.

Lorsque les officiers assyriens aperçurent des troupes armées sortir de la ville et marcher contre eux, ils se précipitèrent à la tente du généralissime pour en recevoir des ordres : jugez de leur stupefaction quand ils découvrirent le cadavre du chef, décapité et baignant dans son sang.

La nouvelle se répand immédiatement dans toute l'armée qu'Holopherne vient d'être tué par la femme juive reçue dans le camp. Alors, c'est un sauve-qui-peut général : officiers et soldats cherchent leur salut dans une fuite précipitée, aidés en cela par les Juifs qui les poursuivent l'épée dans les reins. On les reconduit ainsi jusqu'aux frontières : bien peu les passèrent.

Tout le camp des Assyriens, leurs provisions et leur immense butin tomba entre les mains des habitants de Béthulie. A Judith, l'héroïne à qui la victoire était due, on réserva toutes les richesses trouvées dans la tente d'Holopherne.

Dans toute la Judée, l'heureuse nouvelle de la délivrance fut accueillie avec des transports de joie. Le grand prêtre Eliacim et les Anciens de Jérusalem se rendirent à Béthulie saluer la libératrice d'Israël. En la voyant, Eliacim, traduisant les sentiments de tous, s'écria :

*"Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple!... Vous serez bénie dans les siècles des siècles!"*

— Amen!" répondit le peuple.

Inspirée par sa foi et sa reconnaissance, Judith alors, au son des harpes et des cithares, chanta un cantique au Seigneur, à qui elle renvoyait tout l'honneur du triomphe; elle y disait entre autres choses :

“Gloire à Yaveh, le fort, le puissant, l’invincible Seigneur ! Que toutes les créatures obéissent au Dieu qui créa le ciel et la terre !”

Les réjouissances de la grande victoire durèrent trois mois. Ce bon peuple garda toujours une profonde reconnaissance pour celle qui l’avait délivré : Judith fut honorée comme la plus illustre des filles d’Israël. Elle atteignit l’âge de cent cinq ans. A sa mort, il y eut un deuil public qui dura sept jours.

\* \* \*

Ce sont de glorieux noms que ceux de Judith, Jeanne d’Arc, etc., et l’on approuve les peuples reconnaissants qui en perpétuent le souvenir dans leurs annales et leurs fêtes. Eh bien, autant le ciel est au-dessus de la terre, autant la gloire de Marie surpasse celle de toutes les héroïnes qui aient jamais illustré les plus belles pages de l’histoire !

Ce n’est pas une nation qu’elle a délivrée, mais bien le monde entier, en lui donnant un Sauveur. Certes, Holopherne était un ennemi redoutable, tout au plus cependant pouvait-il enlever la vie du corps ; au lieu que, Satan régnant en maître par la faute originelle, le ciel était à jamais fermé à l’humanité.

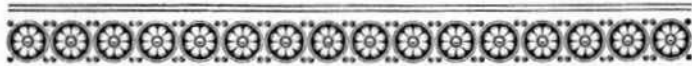
Quelle effroyable destinée que celle d’une vie passée dans l’esclavage du démon sans autre perspective qu’une mort éternelle ! Mais un Sauveur nous est donné par Marie : elle était si humble et si pure, la Vierge d’Israël, son cœur était embrasé de tant d’amour pour le bon Dieu, qu’elle fut choisie pour être la Mère du Rédempteur. “Marie a ôté aux hommes le droit qu’ils avaient de se plaindre d’Eve.”

J’aime ces images où l’on représente Marie écrasant de son pied la tête de l’antique serpent ; c’est bien ainsi que Judith détruisit l’armée assyrienne en abattant la tête de leur général ; quand on frappe à la tête, on est certain de porter des coups mortels.

Et quelle belle leçon nous donne ainsi la Sainte Vierge : c’est dès le premier moment de la tentation qu’il faut résister au démon, car il est bien difficile de tomber dans une faute quand on en repousse la première idée, qui en est comme la tête.

Protégés par notre bonne Mère du Ciel dont nous aurons mérité l’assistance, nous pourrons dire avec le Roi-Prophète : “Quand bien même une armée d’ennemis m’encerclerait, je ne tremblerais pas !”

Imitons la Sainte Vierge : soyons des *écraseurs* de serpents !



## EXPLICATION D'UN TABLEAU

### Le retour du prodigue

Nous sommes dans une maison bretonne, dans la pièce commune où se déroule toute la vie familiale. Sur le côté droit de la gravure, une vaste cheminée de pierre au foyer vide. Tout le fond de la gravure est occupé par un grand lit clos. Un lit monumental transmis par les ancêtres, sculpté avec amour. Sur la face gauche de ce beau meuble, on peut distinguer un bénitier et, suspendu à côté de ce bénitier, un long et austère vêtement de femme.

Que se passe-t-il dans la maison? Que s'y est-il passé? Nous l'apprenons par la scène muette qui se déroule là sous nos yeux, dans un silence poignant.

La mère est morte. Les glissières sont écartées qui fermaient le lit clos. A travers cette ouverture béante, on entrevoit jusqu'à mi-corps la défunte. Elle repose les mains jointes, entre deux cierges allumés.

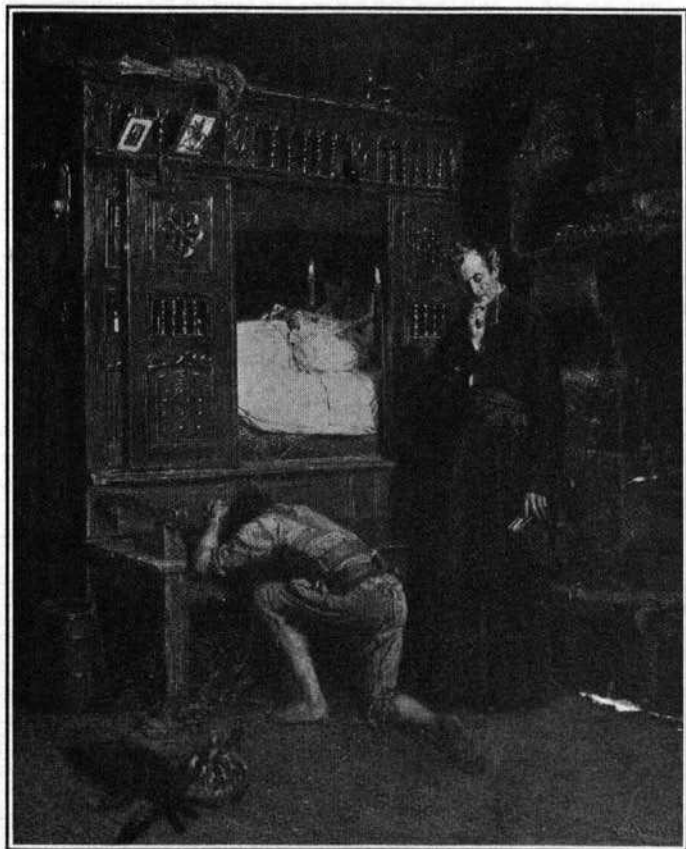
Durant son agonie, nul parent à son chevet. Nulle main amie pour lui clore les yeux. Son époux? Perdu en mer. Son fils? Hélas, parti au loin comme le Prodiges de l'Évangile. On l'a prévenu, sans doute, de la maladie de sa mère. Il est accouru. Mais trop tard.

Il est là devant nous, qui vient d'arriver. Il a jeté à ses pieds son chapeau, son bâton, et le mouchoir noué qui renferme tout son bien. Et il s'est effondré devant le lit funèbre. Un certain élan visible de tout son corps jeté en avant, nous indique que nous le voyons ici dans le premier mouvement de son arrivée.

Le malheureux enfant nous est présenté un genou en terre, prosterné, prostré : il se cache la tête, il se tord les mains plutôt qu'il ne les croise.

Il n'ose lever les yeux vers celle qu'il a quittée autrefois, sa mère, et dont il a méconnu les appels de tendresse. A défaut du bonheur, a-t-il seulement trouvé, loin d'elle, la fortune? Voyez ses misérables vêtements : il revient dénué de tout, loqueteux, à moitié nu.

Que se passe-t-il en lui dans cette minute poignante? Son âme est disputée tout à la fois par la douleur, par le regret, par les



TROP TARD !



pensées de la foi renaissante. La désolation, le remords, se peignent dans son attitude prostrée, tandis que son genou ployé et ses mains jointes sont un appel à Dieu.

Le sentiment religieux est également évoqué par le prêtre qui se tient debout au chevet du lit. L'arrivée du pauvre enfant a interrompu sa prière : l'index de sa main gauche marque la place de la lecture sainte. Sa physionomie exprime la tristesse, mais aussi la compassion et la miséricorde.

Très soigné de sa personne, grand, debout, vu de face, tout de noir vêtu, il fait un contraste saisissant avec la pauvre épave humaine vue de dos qui est là, repliée à ses pieds sous une lumière crue. Son immobilité, son calme, contrastent également avec les convulsions physiques et morales du malheureux jeune homme.

D'ailleurs, d'une façon générale, le jeu des contrastes est habilement utilisé dans cette composition : contraste notamment des éclairages et des ombres, heurt des noirs et des blancs.

Il va sans dire que le centre d'intérêt est situé dans le blanc rectangle qui se détache sur un fond sombre au beau milieu du tableau.

Au point de vue de l'exécution, il faut noter la perfection du dessin et des modelés : voyez le broc en tronc de cône placé à gauche du banc, voyez les plis de la soutane du prêtre. Voyez surtout les moulures de la boiserie du lit : elles s'enlèvent en plein relief. Ce peintre est non seulement un habile capteur de lumières et d'ombres, c'est un grand dessinateur, chose assez rare aujourd'hui. Enfin, c'est un habile metteur en scène. Avec de simples lignes et du blanc sur du noir, il a représenté ici un drame moral profondément pathétique.

L. R.



*Petite abonnée mais grande amie de "L'Abaille"; probablement la plus jeune — six ans — elle peut lire sa revue couramment.*



## CHAPITRE XII

— Au repos, enfin ! —

EN MER — SINGAPOUR — AVEC PAPA — SURPRISE —  
MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE — ADIEU.

Voici la dernière pellicule des aventures de Messire Francis X. Gaze, fils, — ce sont mes noms, prénoms et titres.

Pour commencer, le barbier du bord vint me faire ... les cheveux, la barbe est encore en germe. Puis le docteur entra à son tour pour le pansement de ma jambe malade. Pendant qu'il remettait les bandelettes, le capitaine arriva gravement, avec cet air d'autorité que prennent les officiers et les professeurs dans l'exercice de leurs fonctions. "Frank," me dit-il, "j'ai télégraphié à ton sujet au consul américain de Singapour. Le sans-filiste vient de recevoir la réponse." Un coup au cerveau ! un coup au cœur ! je faillis étouffer. J'allais apprendre enfin le sort de papa : était-il mort, ou vivant ? Ma figure dut pâlir, car le grave capitaine, mettant de côté toute sa rigidité, se pencha sur moi tendrement et me frappant sur l'épaule me dit avec douceur : "Ne t'en fais pas, mon petit, les nouvelles sont bonnes. Lis, plutôt."

J'ouvris fiévreusement le pli, et je lus :

*Rutherford, Orion*

*Ai câblé papa Bombay — maman Brooklyn — attends Frank.*  
*Daly, consul.*

Ça, c'était "bonne médecine en pile", cent fois meilleure que tous les traitements du Dr Sullivan.

Un large sourire illumina mon visage, au grand contentement des deux hommes qui me dévisageaient anxieusement.

Ivan ne m'avait pas oublié, il apparut alors tout pimpant dans son uniforme bleu, remorquant son inséparable cousin, l'enseigne de vaisseau.

Le capitaine comprit la situation et s'esquiva en compagnie du docteur, et les deux amis assis à mon chevet me relatèrent tout le nouveau du bord : avaries du croiseur, escorte de deux torpilleurs, capture du camp allemand, désir des moussaillons anglais de voir le scout américain. Ce diable d'Ivan avait décidément la langue trop longue.

Le docteur fut consulté. Un "non" catégorique fut la réponse. Ces majors de la marine sont coulés en "acier trempé", j'aurais bien perdu mon temps à insister. C'eut été aussi pratique d'implorer le gros matou de notre voisin d'omettre son concert nocturne sur la clôture du jardin en arrière de chez nous.

On dit que la nuit porte conseil. Je pense plutôt que le docteur dut attraper un endurcissement des nerfs ou un ramollissement du cœur, car, le lendemain matin, un matelot, portant un uniforme à ma taille, et une béquille, vint me donner l'ordre de rejoindre le capitaine sur le pont supérieur.

Des drapeaux flottaient en chapelets le long des cordages, le pont reluisait de propreté, les deux torpilleurs marchaient en avant — seulement, ils étaient quatre maintenant.

Ivan s'était approché. "Voilà Singapour, à gauche, dit-il, nous allons avoir une réception triomphale". Le capitaine, averti de ma présence par les regards qui se portaient vers moi, me fit asseoir, la jambe sur un pliant. Puis il me passa ses lunettes d'approche pour me permettre de tout voir. Quelles bonnes jumelles! En y regardant bien, je pense que j'aurais pu voir les fourmis se promener sur la croûte de la lune.

Là-bas, à Singapour, le vacarme commençait. En l'honneur de l'*Orion* victorieux, les cloches, les sirènes, les canons, les hourras de la foule s'unissaient dans un brouhaha indescriptible. Notre croiseur s'avavançait lentement, comme un guerrier, fier de sa victoire.

Pour une réception, c'était une belle réception, mais je ne pus m'empêcher de dire à Ivan : "Bah! si ce vaisseau était un croiseur américain rentrant à New York après avoir expédié un "Fritz" au fond de l'Océan, je te dis que ce serait bien autre chose!"

A ce moment une vedette accostait, et au sommet de l'échelle apparaissait mon ami, Monsieur Daly. D'un bond, il fut à mes côtés. Après les premières salutations, il s'empressa de me dire que papa avait pris place sur le *Nagoya* et filait à toute vapeur vers Singapour. Ce fut une joie pour mon pauvre

petit cœur de savoir que bientôt je pourrais embrasser mon cher papa que j'avais cru mort. J'aurais dansé de joie si ma jambe n'y avait pas mis d'objections. Puis le consul me remit une dépêche reçue le matin même :

*New York.*

*Francis Gaze, a/s du Consul Américain, Singapour.*

*Cher enfant,*

*Dieu est bon! Viens-t-en. Maman.*

Mon cœur s'attendrit en lisant ces quelques mots et mes paupières s'humectèrent. Pensez donc! une dépêche de maman. Mais je me demande pourquoi maman a dépensé tant d'argent pour me dire : "*Viens-t-en!*" Où donc pensait-elle que je serais allé?

Je dis au revoir aux gens qui m'entouraient, puis un grand matelot me prit dans ses bras et me descendit à bord de la vedette.

Sur le quai, madame Daly m'attendait. Elle est jeune encore, aussi se permit-elle de m'embrasser tendrement. L'auto stationnait là; quelques minutes plus tard nous étions à la résidence du consul sur une avenue ombragée. Un tailleur chinois était là pour prendre mes mesures.

Rendu dans ma chambre, je composai ma réponse à maman :

*Papa arrive dimanche — Bien remis — Mille choses aimables.*  
*Frank.*

Je remis le billet au consul après le dîner, lui demandant poliment le prix d'un télégramme pour Brooklyn. "Oh! tu m'y fais penser, Frank; ton père m'a dit de te remettre ceci." Et plongeant la main dans sa poche, il en sortit une demi-livre de pièces blanches qu'il déposa dans mes deux mains entr'ouvertes. — J'aime bien le consul Daly.

Le lendemain, Madame Daly me réveilla de bonne heure, comme je le lui avais demandé. Une auto nous attendait à la porte pour nous conduire à l'église des Pères des Missions Etrangères. Je voulais communier en action de grâces : je devais beaucoup à Notre-Seigneur qui m'avait sauvé de si graves dangers. Je passai ma journée le nez dans les revues américaines, m'emplissant les yeux d'images et l'esprit de tous les récits de sport que j'avais manqués depuis mon départ. Le soir, le tailleur chinois m'apportait mon habit neuf. J'en étais bien aise, car un Américain n'aime pas à servir de poteau d'annonce pour la marine anglaise. Le samedi, j'allai rendre visite à Ivan au palais du gouverneur.

Le dimanche, de bon matin, après la messe, j'attendais au quai l'arrivée de papa. J'avais hâte de l'embrasser, mais le *Nagoya* semblait prendre plaisir à lambiner dans la rade. Enfin il accosta et je sautai au cou du premier passager descendant la passerelle — mon papa, mon cher papa.

Le billet était acheté; je partais avec papa le lendemain matin, et avec Ivan qui rejoignait ses parents à *Hong-Kong*.

Notre vapeur en sortant de la baie rasa le croiseur *Orion*. Assis sur une chaise longue, je regardais ce vaisseau, en pensant au danger que j'avais couru, lorsqu'un garçon m'apporta une dépêche :

*Bon voyage au petit scout. Ses bons amis de l'Orion.*

*Rutherford, capitaine."*

Ce capitaine de l'*Orion* est certainement un gentilhomme. Pendant le voyage, j'eus le temps de conter toutes mes aventures à papa.

A Hong-Kong, il y eut réception chez M. Williams. Je reçus en présent une belle montre en or. Je laissai ma vieille en souvenir à Ivan, et je quittai mon compagnon d'infortune à regret; nous étions devenus intimes.

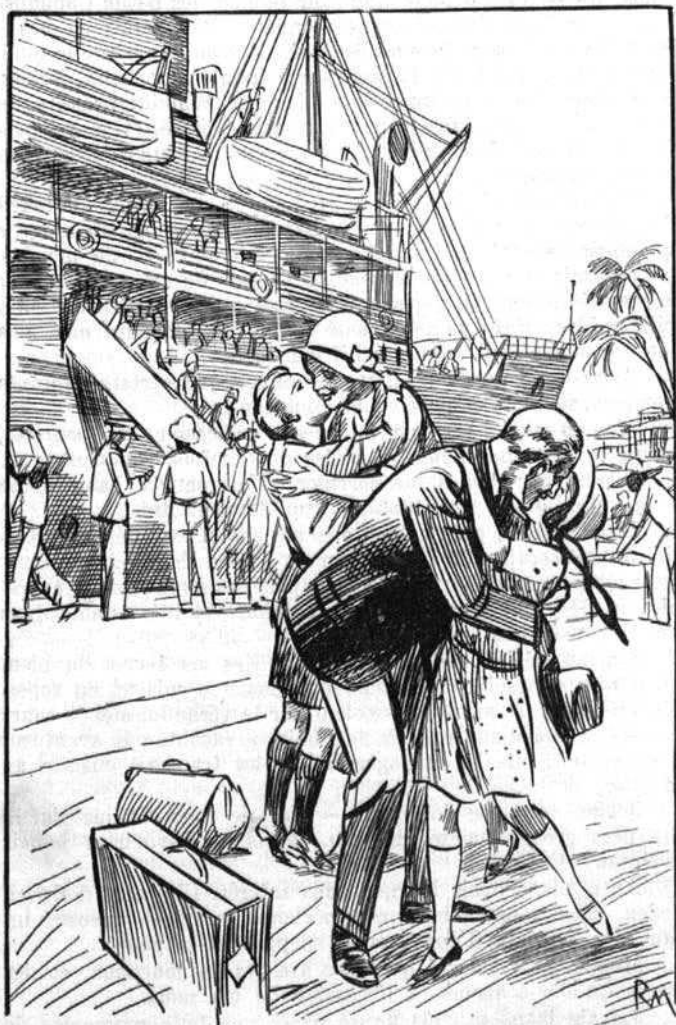
Mais j'avais papa pour me consoler. Il me raconta, lui aussi, ses aventures. Sa chaloupe avait été remorquée par le torpilleur jusqu'à Penang. De là, il avait télégraphié les mauvaises nouvelles à Brooklyn. Il avait attendu et rien ne venant à mon sujet, tristement il avait pris le chemin de Bombay où les affaires l'appelaient.

Pauvre papa! l'anxiété l'a vieilli, ses tempes grisonnent. De quel amour je l'ai entouré, pour lui faire oublier ses peines passées. Nous avons exploré Shanghai, Kobé et Yokohama ensemble. Aux hôtels, je mangeais bien, car papa insistait, il me trouvait maigré. Et moi je n'avais pas d'objections à prendre au sérieux mon rôle de consommateur. Je me laissais faire.

A Yokohama, nous prîmes passage sur le *Siberia Maru*, et quatre semaines après le départ de l'île Merveilleuse, le 13 juillet au matin, les pics volcaniques d'Hawaï apparaissaient à l'horizon. De nouveau je voyais flotter mon drapeau national sur les torpilleurs qui gardent l'entrée de la rade. J'étais fatigué de ne voir que des pavillons étrangers partout.

Je trouvai très étrange que papa me fit force admonestations sur le soin de ma toilette : coupe des cheveux, habit, cravate, etc. . . . tout devait être impeccable au débarquement. Il a coutume d'être plus coulant; j'en fus étonné, c'est tout.

Les docteurs arrivèrent pour l'inspection sanitaire. S'ils croyaient me prendre en flagrant délit de contrebande, en intro-



*J'étouffais sous l'étreinte ... de maman.*

duisant la lèpre ou une autre maladie contagieuse, ils furent bien déçus. Je les quittai pour aller voir plonger les petits Canaques à qui l'on jette des pièces de monnaie. Papa était en bas : je restais sur le pont à regarder la foule grouillante sur le quai. Tout à coup, papa me frappa sur l'épaule : "Viens, Frank, descendons vite, nous irons à la plage de Waikiki prendre un bain." Je donnai dans le panneau, tête baissée, et je me précipitai à la suite de mon père tout heureux de fouler de nouveau le sol américain.

Au moment où je posais le pied sur le quai, un poids lourd s'abattit sur mes épaules, mon chapeau vola dans les airs, je me sentis enserré et j'étouffais sous l'étreinte... de maman, qui pleurait et riait tout ensemble. A côté de moi, petite sœur embrassait papa. Quelle surprise! moi qui les croyais à cinq mille milles. Papa m'avait joué ce tour-là. Pas un mot, pas une allusion n'était venue trahir son secret.

Allez donc, après cela, vous étonner que certains enfants tournent mal. Je n'en dis pas plus long.

Maman avait à peine fini de m'embrasser que seurette, qui ne se gêne pas pour me giffler quelquefois, commença... je ne veux pas dire à me corriger. Mon pauvre habit blanc n'était plus guère présentable lorsqu'elle eut fini.

Dans le taxi, plus calme, elle me conta leur départ précipité à la réception de la dépêche du consul de Singapour... Vous comprenez aisément, que je ne pris pas mon bain cet après-midi-là. Il y eut une conversation animée et intarissable dans une des chambres de l'hôtel.

Maman décida qu'un séjour aux îles me ferait du bien. Je ne m'y opposai pas, et depuis un mois je suis ici au repos. C'est relatif : les autres s'asseoient sur la véranda, moi je cours la plage. Chaque matin après mon bain, je raconte mes aventures à ma sœur : elle les sténographie et les transcrit ensuite au dactylo.

J'aime cette vie de repos. — Mais je vous dis que j'ai la tête plus grosse que le chapeau. Vous ne devineriez jamais pourquoi! Ecoutez.

Autrefois, j'avais lu, non sans intérêt, l'histoire d'Enoch Arden, sans penser que son expérience serait la mienne, un jour. Or, je viens d'éprouver sa surprise et sa gêne.

Maman m'a montré quelques articles de journaux, et des lettres qu'elle a reçues, à l'occasion de ma mort.

Jamais je ne m'étais figuré avoir une telle renommée de sainteté. Jusqu'à Raton Moran, avec qui j'ai joué tant de tours pendables, qui m'a presque béatifié. Il me la paiera,

celle-là. Qu'il s'endurcisse les muscles, car je m'endurcis les poings à la boxe tous les jours; il peut s'attendre à une chaude réception.

L'annuaire du collège vient d'arriver. J'y figure en hors texte, habillé en scout, sous la rubrique : *In memoriam*. Moi, qui attrappais force pensums des professeurs, je suis porté jusqu'aux nues. Je n'y comprends rien.

Ma sœur prétend que c'est Mr Gilbreth, mon professeur, qui a écrit l'article. Cela ne peut pas être : le digne homme se prépare à la prêtrise, il ne pourrait pas dire de tels mensonges. On me représente comme "la tête de la classe", "une innocente victime de la cruelle guerre" attendant "l'appel des trompettes du jugement sous les flots bleus de l'Océan Indien", un article lugubre qui m'a fait venir les larmes aux yeux. Mais je sais maintenant où "Raton" a puisé ses grands mots et ses expressions ronflantes.

Le bon temps passe vite; nous nous embarquons mardi pour San Francisco. Maman tient à ce que j'arrive à Brooklyn pour l'ouverture des classes. J'ai eu beau lui représenter qu'elle écourtait mon repos et m'exposait à ruiner ma santé pour le reste de ma vie; elle n'a voulu rien comprendre. C'est difficile pour nous, écoliers, de faire entendre nos doléances à nos parents. Ils ne semblent pas nous comprendre. Ils croient toujours que c'est l'envie d'échapper à l'école, etc., etc. . . .

Papa m'a promis qu'après la guerre nous irions de nouveau à l'Île Merveilleuse. Il veut examiner ces idoles et leurs bijoux. Il pense qu'un riche rajah a caché là son trésor. Maman veut bien nous accompagner, mais ma sœur ne veut pas y aller du tout; elle a peur. Quant à moi, si j'y retourne, je me munirai de quelques bâtons de dynamite pour faire "passer le goût de la chair humaine" aux crocodiles du fossé.

Tout cela pour plus tard.

A présent papa m'appelle pour mon bain et vous savez si je déteste l'eau. Oui! . . . à peu près autant que le sucre à la crème, les saucisses grillées et les petits singes. . . .

Veuillez m'excuser de ne vous avoir rien dit de Bombay et des Indes. J'ai été distrait en chemin. Vous en conviendrez, je l'espère.

-:- FIN -:-

Neil BOYTON, S. J.



## DE TOUT UN PEU et d'autres choses encore.

### Pour faire de "bons vieux".

On a surpris le secret de longévité de plusieurs vieillards, bien connus dans le monde entier. Le Directeur de "L'Abeille", dont on appréciera le désintéressement, s'empresse d'en faire part à ses jeunes lecteurs, sans autre charge que de l'aviser en temps et lieu s'ils arrivaient eux aussi à atteindre une quinzaine de lustres.

Sa Majesté Gustave, roi de Suède, a soixante-dix ans accomplis : c'est la plus vieille tête couronnée de l'Europe. Le monarque pratique plusieurs sports, entre lesquels, le tennis à ses préférences. C'est une très bonne raquette.

Edison, le grand inventeur américain qui nous a donné entre autres choses le phonographe, le cinématographe et la lumière électrique, vient de mourir à l'âge de 84 ans. Il ne se préoccupait pas de l'heure quand il travaillait, ne prenant guère que deux ou trois heures de sommeil chaque nuit. Il s'en trouvait très bien, disait-il.

Le milliardaire John Rockefeller qui va bientôt atteindre quatre-vingt-dix ans, s'efforce de se conserver toujours en bonne humeur : "*Keep smiling*" est sa maxime favorite; d'après lui, c'est une cause de longévité aussi forte que le travail, l'exercice, l'air pur et le lait. La bonne humeur, cure bienfaisante pour le sujet, est encore très agréable pour les voisins : on ne saurait trop la recommander.

\* \* \*

### La musique élève l'âme et enlève la graisse.

On trouve de tout, aux Etats-Unis. Voici "l'école d'amaigrissement en musique." Les élèves, hommes et femmes, y font le ménage, y scient du bois, toute la journée, rythmiquement au son du tambour. Ra, fla, fla! C'est un perfectionnement de la gymnastique rythmique. Il y a un cours supérieur où, dans des besognes utiles, on gesticule à la cadence du gramophone. Aucun mouvement n'échappe à la loi : on se mouche en cinq temps et tous ensemble. Même chronométrie pour cirer une botte, habiller un enfant, préparer une omelette, signer un chèque.

Bien qu'on ne voie pas très bien la relation de cause à effet, ce régime à la baguette ou au disque fait maigrir. En une semaine, on perd aisément une livre. Mais le professeur d'amaigrissement ne perd rien!...

### Il y a cent ans.

Il n'y avait pas de machines à coudre, on n'avait pas encore inventé les machines à vapeur, inconnues les voitures automobiles et les allumettes chimiques et autres, absence complète d'appareils photographiques, les wagons Pullman et les wagons-restaurants n'étaient pas encore arrivés, la lumière électrique brillait ... par son absence, on se passait des moteurs électriques, qui n'existaient pas, les machines à écrire étaient encore dans le domaine du possible, faisaient complètement défaut les grands paquebots et les modestes bicyclettes, en fait de phonographes ou de machines parlantes on ne connaissait encore que la langue des bavards, les seuls appareils réfrigérants connus étaient les critiqueurs, on ignorait l'usage du téléphone, on ne voyageait pas en aéroplanes, il n'y avait pas plus de radios que sur la main ...

On vivait paisiblement, et l'on n'était pas plus malheureux. "C'était le bon vieux temps!" disent les anciens, qui ont peut-être raison.

\* \* \*

### Une étoile mise à contribution.

Les Américains tiendront, en 1933, une exposition universelle à Chicago. Jusqu'ici, l'honneur d'ouvrir une exposition était réservé au chef suprême de l'Etat. De la capitale, il n'avait qu'à appuyer sur un bouton, et toutes les lampes s'allumaient, toutes les machines se mettaient en marche!

Tout cela, c'est vieux jeu : nos voisins ont cherché de l'inédit et ils en ont trouvé. En 1933, le doigt présidentiel sera remplacé par le rayon d'une étoile, Arcturus, située à 235 millions de millions de milles de la terre. Chose merveilleuse : bien que ce rayon inaugurateur fasse du 180 000 milles à la seconde, après 38 ans de voyage, il lui faut encore deux ans avant d'arriver à destination!

Comment le rayon d'une étoile pourra-t-il avoir tant d'effet? Il sera condensé par le miroir d'un télescope de 40 pouces sur une cellule électrique, instrument plus sensible que l'œil humain. Le changer ensuite en courant électrique propre à être expédié par fil à Chicago sera facile. Rendu là, c'est lui qui déclanchera tout.

Où s'arrêtera la science et le génie de l'homme? Louange à Dieu qui l'a établi roi de la création par le don de l'intelligence!

Le chrétien a mieux qu'un rayon d'étoile pour le mettre en mouvement : toutes ses pensées et ses actions sont réglées par une voix qui se fit entendre, il y a dix-neuf siècles, dans les campagnes de la Judée et de la Galilée; et cette voix résonnera dans le monde jusqu'à la fin des temps.

---

### Réponse de la devinette de novembre

L'enfant est le vingt-quatrième ou le dernier suivant qu'il veut dire : *Je suis* (être), ou *je suis* (suivre).

---

## LE LOUP ET LE BUCHERON

---

Il était une fois un bûcheron. Il était en même temps un loup. Le bûcheron, Thomas, vivait chichement avec sa femme, Marie, dans un bien qui bordait la lisière du bois. Le loup, un vieux loup, connu dans le pays sous le nom de Martin, vivait, ou plutôt vivait mal de ce qu'il pouvait attraper dans la forêt.

Un jour, en rentrant chez lui, Thomas dit à sa femme :

“Je crois que je viens de commettre une mauvaise action.

— Laquelle?

— J'ai tiré sur Martin qui ne me menaçait pas, qui ne cherchait pas à tomber sur moi, et je lui ai enlevé l'oreille d'un coup de fusil. J'en ai remords, mais, bah! après tout, ce n'est qu'un loup. Et que cela ne te tourmente pas, prépare la soupe, fais chauffer l'eau, vite et vite, car j'ai une faim de loup.”

Et, après avoir ri tous deux de cette plaisanterie, Thomas et Marie se mirent en devoir de préparer le souper. Thomas éplucha les légumes et tira de son bissac un saucisson et un morceau de lard fumé, tandis que Marie mettait dans la cheminée un chaudron plein d'eau, et sous le chaudron une bonne flambée de bois mort.

Tandis que l'eau bouillait, Thomas apprêtait le couvert.

Deux minutes après, on était à table. Mais au moment de servir la soupe, on entendit un léger bruit à la porte de la demeure.

“Qu'est-ce donc, dit Thomas? Il me semble qu'on a remué le loqueteau.

— Tu me fais peur, répliqua Marie, déjà tremblante.”

Aussitôt ces paroles prononcées, la porte s'ouvrit et un énorme loup apparut.

C'était Martin.

Venait-il reprocher à Thomas la perte de son oreille? On ne l'a jamais bien su. Mais Martin tirait la langue, montrait ses dents et semblait dire à Thomas : “J'ai faim!”

Marie, plus morte que vive, claquait des dents. Mais Thomas ne perdit pas la tête. Dès qu'il vit le loup s'approcher de la cheminée et flairer de la langue le lard et le saucisson qui mijotaient dans le chaudron, il fut pris d'une inspiration subite, et, faisant un signe à sa femme en désignant et la marmite et le museau de Martin, il lui cria : “Marie, verse!” Marie comprit, s'empara de la marmite, et jeta la soupe toute bouillante sur la gueule de Martin, qui se sauva en jetant des cris de douleur qu'on devait entendre à deux lieues à la ronde.

Thomas ferma vivement la porte sur le loup, mit le verrou et se félicita d'avoir échappé, ainsi que sa femme, à la voracité du loup. Mais hélas! plus de souper! le lard et le saucisson dans les cendres, le bouillon répandu, et rien.

— Ça sera pour demain, dit Marie.

— Demain, demain, répondit Thomas, mais j'ai faim!

— C'est bien fait, ajouta Marie, pourquoi as-tu fait du mal à ce pauvre Martin, qui ne te faisait rien? Il a beau être loup,



“Marie, verse!”

on n'est pas méchant 365 jours dans l'année. Ce n'est pas comme lorsqu'on est bête : on l'est toujours, toute l'année, à chaque heure, à chaque instant . . . Pour une fois que Martin était bonne personne, tu en as profité pour tomber sur lui. C'est bien fait, et, pour te punir, tu te coucheras sans souper.”

Thomas fit la grimace et se coucha sans souper.

Le lendemain matin, au petit jour, Thomas partit en forêt pour couper du bois, car la saison était rude. Il avait neigé toute la nuit.

Thomas partit donc, son sac sur le dos et sa cognée attachée à sa ceinture. Arrivé près d'un fourré qui bordait la route, le bûcheron se mit en devoir de faire son bois quand, tout à coup, au bout de la grande avenue, apparut, qui? son loup qui cheminait vers lui d'un pas tranquille.

— Diable! se dit Thomas, voilà Martin qui vient me demander compte de son oreille et de son museau. Que faire? Entrer dans le taillis? Il me happera plus à son aise. Me sauver sur la

grand'route? Il court plus fort que moi. D'ailleurs, il a quatre pattes et je n'ai que deux jambes. Ah! une idée! J'ai toujours entendu dire que les loups avaient peur d'un corps mort. Couchons-nous à terre et ne bougeons plus."

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Thomas s'étendit tout de son long sur la route. Il était temps. Le loup arrivait.

"Oh! oh! se dit Martin en s'approchant, en croirai-je mes yeux? C'est Thomas, c'est mon bourreau! ... Mais, grands dieux! Serait-il mort! Voyons donc!"

Et le loup s'approcha de Thomas, qui retenait sa respiration et faisait le mort du mieux qu'il pouvait; il le flaira, le retourna et se dit de nouveau à part :

"Décidément, Thomas est mort! Eh bien, il ne l'a pas volé, celui-là! Il m'a fait assez de mal pendant sa vie!"

Puis, comme frappé d'une idée, il s'ajouta un mot à lui-même : "C'est une bonne aubaine! Si j'allais en faire part à mes camarades, quelques joyeux loups que j'ai laissés dans la forêt!" Et, tout aussitôt, Martin s'empressa de réunir quelques branches d'arbre autour de Thomas, il y joignit des feuilles sèches et, quand il fut bien chaudement enfoui dans les broussailles, il se disposa à rechercher ses amis.

Pendant ce temps, Thomas tremblait comme la feuille, mais en dedans; au dehors, il n'aurait osé. Le loup se serait aperçu qu'il n'était qu'un faux mort. Mais toujours est-il que Thomas se disait : "Que veut-il faire? pourquoi a-t-il tant de soin de moi? il me drolote, il me caresse, il me couvre de branchages; Martin serait-il un bon loup, un bon génie, que j'ai eu bien tort de martyriser?"

Mais tout aussitôt, Thomas entendit et vit à travers les feuilles, Martin qui s'en allait comme il était venu, par la grand'route. Il entendit ses pas, patapon, patapon, puis, plon, plon, jusqu'à ce qu'il n'entendit plus rien, car le loup détalait à toute vitesse. Alors Thomas se leva sur son séant, puis tout debout.

Il rajusta son sac, reprit sa cognée et fit mine de déguerpir au plus vite. Mais il aperçut au loin Martin, suivi d'une bande de loups, qui accouraient au plus vite. "Diable! dit Thomas, ils reviennent! que devenir?"

— Ah! — et Thomas s'empressa de monter au haut d'un grand arbre près de là, en disant : "Je suis tranquille, les loups ne sont pas comme les ours, ils ne grimpent pas aux arbres. D'ailleurs, je suis caché par le feuillage". Et Thomas grimpa, grimpa ...

Il était temps! Martin et sa bande arrivaient et Thomas, du haut de son arbre, les voyait chercher, flairer, éparpiller de la patte les feuilles et les branches d'arbre. Ils ne trouvaient rien.

Martin lui-même était inquiet. Déjà ses camarades le regardaient de travers et semblaient lui dire : "Tu t'es moqué de nous! Tu nous promets une bonne proie, un bûcheron à dévorer, et nous ne trouvons personne". Embarras de Martin, qui ne

sait que répondre. Son embarras semble suspect à ses amis, qui se mettent à tomber sur lui.

En vain Martin proteste de son innocence. Il met la patte sur son cœur, comme pour témoigner de sa bonne foi. Les autres n'écoutent rien et tombent de plus belle sur lui. C'est alors que Martin, se sentant vaincu, appelle la Providence à lui, et fait comme tous les malheureux, qui adressent un recours suprême, il lève les yeux au ciel, et que voit-il?

Il voit Thomas juché sur son arbre! Il semble le narguer. Tout aussitôt Martin arrête ses amis, il veut parler pour sa justification.

"Nous n'écoutons rien, lui répondent-ils dans la langue qui leur est particulière.

— Mais voyez donc!"

Et Martin leur montra Thomas qui les dominait du haut de son arbre.

"Tiens! c'est Thomas! acclamèrent les loups en chœur. Mais comment parvenir jusqu'à lui?"

La bande entière se posa devant l'arbre en tirant la langue et en se purléchant; mais si loup qu'on soit, il était impossible d'avoir la langue assez longue pour atteindre jusqu'à Thomas.

"Un instant, cria Martin à ses camarades, j'ai une idée.

— Voyons!

— Vous savez, répliqua Martin, qu'il nous est impossible de monter aux arbres. Les côtes de nos corps s'y opposent. Nos côtes sont en long, et nous ôtent toute flexibilité. Ah! si nous étions des ours! Si, comme eux, nous avions les côtes en travers, nous aurions déjà grimpé là-haut." Et après, s'arrêtant: "Mais nous ne sommes pas des ours, nous ne sommes que des loups. On n'est pas parfait. Et pourtant si vous vouliez m'aider et me seconder dans l'idée que j'ai!

— Explique-toi.

— Eh bien, voilà! Nous allons nous faire la courte échelle en sautant sur les épaules les uns des autres; de cette façon, nous gagnerons le faite de l'arbre où Thomas s'est réfugié ...

— Bravo! crièrent les loups.

— Mais, dit l'un d'eux, le plus prudent de la troupe, quel est celui d'entre nous qui se mettra le premier au pied de l'arbre, et soutiendra le poids des autres?

— Pas moi, pas moi!" crièrent-ils.

Mais le dernier loup qui avait si bien parlé, continua ainsi:

"Puisque c'est Martin qui nous a attirés dans cet endroit, puisqu'il nous avait promis un bûcheron à dévorer, c'est à lui de nous en fournir les moyens.

— Permettez, permettez, dit Martin, je n'en aurai pas la force, voyez mon oreille, voyez la gueule que j'ai, je serai un bien mauvais soutien.

— Qu'importe! tu seras le dernier ou plutôt le premier à l'assaut. Allons! mets-toi là, et vite!"

Et le pauvre Martin fut placé le premier au bas de l'arbre, puis un autre sur son dos, puis un autre, puis un autre . . .

Pendant ce temps, Thomas, qui assistait, du haut de son arbre, au siège qu'on préparait, et auquel il ne comprenait rien tout d'abord, mais dont il se rendit compte bien vite quand il vit le troisième loup sur le dos de ses deux camarades, se livra à de tristes réflexions.

"Mais ils vont arriver jusqu'à moi! se dit-il. Ah! Marie avait bien raison! Pourquoi ai-je abattu l'oreille à Martin? Pourquoi lui ai-je brûlé le museau?"

Pourquoi? Mais les loups avançaient toujours. Et Thomas perdait son temps à réfléchir, quand il aperçut un dernier loup qui arrivait jusqu'à lui. C'en était fait! Tout à coup, un éclair illumina son cerveau. Il avait remarqué que Martin avait été placé le premier et supportait le poids des autres. C'est alors qu'il s'écria : "*Marie, verse!*"

En entendant ces mots, Martin eut peur qu'une autre marmite pleine d'eau bouillante ne lui arrivât encore en plein museau. Il se retira vivement! Les autres loups tombèrent en criant, gueulant, avec des côtes enfoncées, des membres contusionnés et se sauvèrent en regagnant leurs tanières. Le champ était libre. Thomas aussi. Et précipitamment, il descendit de son arbre, et chercha à gagner la ville au plus tôt.

Il était sauvé et délivré de Martin, car on assure, que le loup, honteux, défiguré, boiteux, échaudé, n'osa plus se montrer dans le pays.

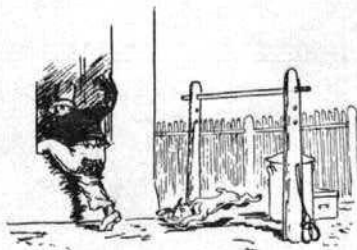
PAUL SIRAUDIN.





## LE CAMBRIOLEUR ACROBATE

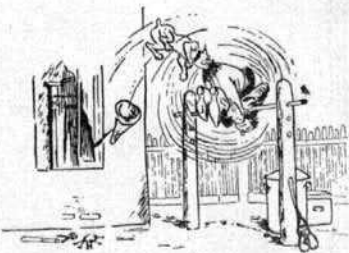
Scaferlati, qui n'a pas son pareil pour cambrioler les appartements, commença une opération, qu'il espère fructueuse.



Boule, en fidèle gardien, accourt ventre à terre rappeler au visiteur indiscret le respect du bien d'autrui.



Le dogue lui présente des observations acerbes, mordantes; Scaferlati est mal pris, ou plutôt il est bien pris: la pièce du fond, solidement cousue, tient bon, le chien aussi.



La nécessité, dit-on, est la mère de l'invention: le voleur, se rappelant ses anciennes prouesses en voltige, se met à faire la roue avec une vitesse accélérée, si bien que ...

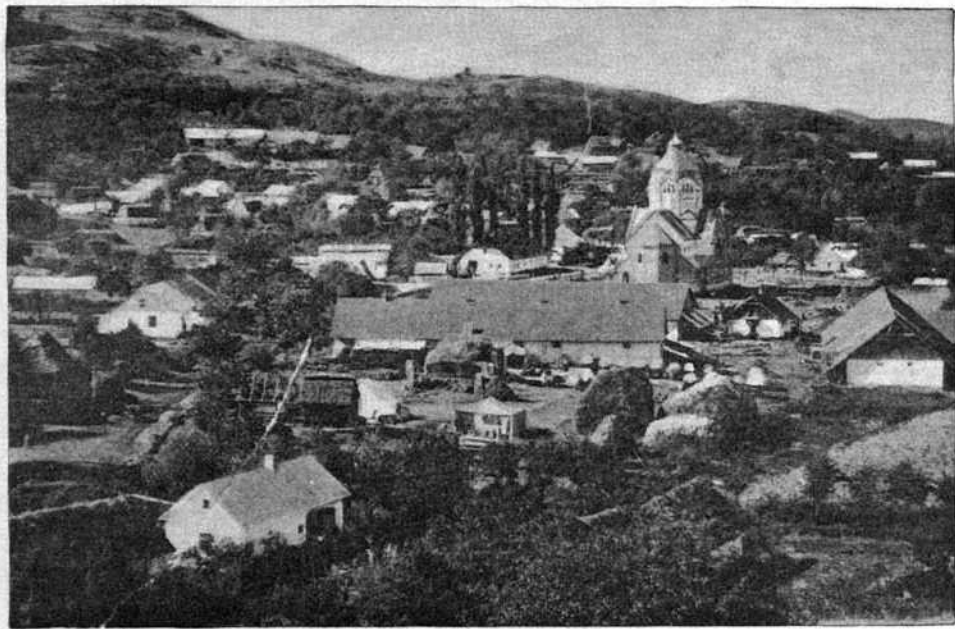


une déchirure opportune se produit, et Boule, emporté par la force centrifuge, part en aéroplane pour un pays situé ...



de l'autre côté de la clôture. L'ennemi mis en déroute, Scaferlati ramasse courageusement ses affaires et s'empresse de quitter des lieux si dangereux.





DANS LES PYRÉNÉES